

LE « SUBLIME RÉVEIL »

14

Monument aux morts 1914-1918
Cimetière Saint-Roch (au fond de l'allée principale),
Place Morgan, 13300 Salon-de-Provence
• Tél. 04 90 44 89 00



*Un
monument
aux morts
troglodytique*

En 1919, après un appel d'offres plafonné à 10 000 francs, la municipalité de Salon-de-Provence retenait le projet du sculpteur Eugène Piron pour réaliser le monument aux morts de la guerre de 1914-1918 sous la falaise du cimetière Saint-Roch. Le résultat est saisissant et nul mieux que l'artiste ne saurait décrire l'œuvre : « Le monument entièrement taillé dans le roc représente une brèche qui semble accéder au caveau où sont déposés les morts. À l'entrée de cette brèche, un clairon sonne le «Sublime Réveil» qui fait surgir en foule l'image de ceux qui dorment là ».

L'idée majeure d'Eugène Piron fut ainsi d'utiliser une entrée de grotte pour y placer le personnage principal orientant sa trompette vers ce qui devient une crypte. Autour de lui, des soldats représentant les différents corps de l'armée sont traités en bas-relief tandis qu'un peu plus loin, sur la droite, une femme semble attendre le retour du soldat.

Au sol, devant la sculpture monumentale, des dalles de marbre blanc, de formes brutes, portent les noms des enfants de Salon victimes du conflit.

Le monument a été inauguré le 11 novembre 1925.

Eugène Piron (Dijon, 1875 - Aix-en-Provence, 1928), lauréat du premier prix de Rome en 1903, a réalisé de nombreux monuments aux morts. Il est l'un des descendants du fameux Alexis Piron (1689-1773) auteur parfois licencieux et poète parfois dramatique, connu pour ses traits d'esprit dont le dernier fut son épitaphe, Louis XV lui ayant barré les portes de l'Académie : « Ci-gît Piron, qui ne fut rien, pas même académicien. »

AUX ALENTOURS :

LES TRACES DES CHÂÎNES DES CONDAMNÉS
DE LA TOUR DU BOURG-NEUF

15

Entre l'office de tourisme et la collégiale Saint-Laurent, on passe devant la porte du Bourg-Neuf, l'une des portes ouvrant sur les remparts de Salon. Selon la lumière, on voit nettement sur la paroi de gauche des traces ondulantes qui ont creusé la pierre. Il s'agit des angles des carcans et du ballant des chaînes portées par les condamnés qui raclaient la pierre.

MUSÉE MÉMOIRE DE LA RN 7

1

Route Nationale 7,
Quartier Crochant, 84420 Piolenc
• Tél. 04 90 40 32 70

• www.memoirenationale7.fr • E-mail : memoire.nationale7@wanadoo.fr
• Horaires d'ouverture : juillet-août tous les jours de 10h à 12h et de 14h à 18h ; septembre-18 décembre, tous les après-midis de 14h à 18h sauf le lundi et le mardi ; fermeture hivernale du 18 décembre au 17 février ; ouvert les jours fériés de 14h à 18h



« Celle qui conduit en auto ou en auto-stop vers les rivages du Midi... »

Il existe depuis 2003 à Piolenc, dans le Vaucluse, le long de la Nationale 7 un musée « Mémoire de la N7 » qui présente une évocation nostalgique de la fameuse route.

La route Nationale 7 (RN 7), qui relie Paris à la Côte d'Azur, a eu son heure de gloire avant que l'autoroute ne prenne sa place.

Des enthousiastes nostalgiques et des routiers allergiques au péage continuent d'emprunter cet axe emblématique.

*« De toutes les routes de France d'Europe
Celle que j' préfère est celle qui conduit
En auto ou en auto-stop
Vers les rivages du Midi. »*

C'est en 1955 que Charles Trenet composa la chanson *On est heureux Nationale 7* dont le climat et les paroles « collaient » parfaitement à l'époque. Prendre la route depuis Paris pour aller en Provence en voiture dans les années 50 était une véritable expédition. La route traversait les villes et les villages, et toute une économie s'était créée au bord de ce goudron béni. Stations-service, restaurants, magasins de souvenirs, spécialités locales et une signalétique que l'on trouve désormais chez les brocanteurs et antiquaires.

Aujourd'hui, la Nationale 7 modernisée traverse toujours la Provence et présente l'inestimable avantage d'être gratuite. Du coup, les camions y sont légion. En bord de route, une archéologie récente ne manque pas de charme. Les flèches des stations à essence désaffectées surmontent des marchands de fruits et légumes, des pétrins et fournils au feu de bois, et diverses activités tirant profit des parkings.

Les bornes surmontées d'un demi-cercle rouge sont toujours là, mais la matière a changé : le plastique a remplacé la pierre ou le métal. Les panneaux en céramique se font rares et, en cherchant bien, on trouve trace de l'ancienne appellation impériale de la route, comme à Aix-en-Provence au croisement du cours Sextius et du boulevard de la République.

Reprenant parfois le tracé des voies romaines, l'axe entre Paris et la Méditerranée s'est appelé « route Bleue » au début du xx^e siècle et utilisait conjointement la Nationale 7 et la Nationale 6.



LA MAISON DES BALLONS

18, rue Saint-Étienne, 84000 Avignon



Le lieu d'invention de la montgolfière ?

En observant attentivement la façade de l'immeuble du numéro 18 de la rue Saint-Étienne, on remarque les curieux motifs des rambardes des quatre fenêtres (deux à chacun des deux étages). Ces aérostats rappellent tout simplement que, pour certains, c'est ici que la montgolfière a été inventée : en 1782, l'immeuble était occupé par un certain Jean-Joseph Guichard, imprimeur en Avignon. Client fidèle des frères Montgolfier qui tenaient commerce de papier à Annonay, il mettait à leur disposition l'une des chambres du deuxième étage lorsqu'ils séjournaient dans la cité des papes.

Dans son ouvrage paru en 1908 : *L'invention de l'Aéronautique à Avignon en 1782*, Félix Digonnet, érudit local, soutient que l'invention de la montgolfière a eu lieu précisément dans cet hôtel particulier d'Avignon : « il (Joseph-Michel Montgolfier, l'aîné des deux frères inventeurs) voulut en se lavant chauffer la chemise qu'il allait mettre. À cet effet, il alluma devant la

cheminée une flambée de papier et, serrant l'ouverture du col de la main gauche, il évapait les pans de la chemise en forme de cloche pour y concentrer la chaleur. Il arriva que l'air chaud, étroitement emprisonné dans le ballonnement bien réussi de la toile, se mit à élever avec assez de force la chemise gonflée au-dessus du foyer improvisé ».

C'est pourquoi, peu de temps après le premier vol officiel d'une montgolfière, le 4 juin 1783 à Annonay, les frères Montgolfier vinrent à Avignon faire une démonstration de leur aérostat dans la cour d'honneur de l'hôtel de Villeneuve-Martignan, actuel musée Calvet.



Le premier vol d'un aérostat ne fut pas réalisé par les frères Montgolfier mais par le prêtre brésilien Bartolomeu Lourenço de Gusmão, qui fit voler des ballons à air chaud en 1709, au Portugal.

Voir également Notre-Dame de Montgolfier page 347 à Forcalquier.

LE MONUMENT COMMÉMORATIF DE LA GARE DE SORGUES

Place Wettenberg, 84700 Sorgues
 • www.lesdeportesdutrainfantome.org

“ *L'incroyable
 odysée
 du « Train fantôme »* ”

Devant la gare de Sorgues, un monument commémoratif particulièrement poignant représente des statues d'hommes et de femmes, enserrées entre deux murs, qui rappellent le calvaire qu'ont vécu plus de 700 déportés de la Seconde Guerre mondiale.

Lune des conséquences du débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944, avait en effet été d'accélérer les déportations, l'Allemagne espérant sans doute que le nombre de ses otages lui permettrait de négocier une paix avantageuse.

À Toulouse, au cours de l'été 1944, on hâta ainsi le départ d'un convoi : des wagons à bestiaux furent remplis de résistants, d'anciens combattants de la guerre d'Espagne, de Juifs et de réfugiés italiens, qui furent transférés des prisons Saint-Michel à Toulouse, du Fort du Hâ à Bordeaux et du camp ariégeois du Vernet. Le 3 juillet 1944, le train partit vers l'Allemagne, pour un voyage censé durer trois jours. Mais la Résistance et l'aviation alliée, mal renseignées sur la nature de ce convoi, le prirent pour cible... Bloqué à Angoulême, le train revint à Bordeaux du 12 juillet au 9 août. Lorsqu'il repartit, ce fut pour être à nouveau arrêté à Roquemaure, le 18 août. C'est alors que les Allemands contraignirent leurs prisonniers à marcher jusqu'à Sorgues, où un autre train les attendait. Cette marche de 17 kilomètres, au cœur de l'été le plus chaud de la guerre, permit à certains de s'évader, et à d'autres de recevoir quelques provisions de la part de la population locale. Le convoi repartit finalement de Sorgues, parvint à Lyon le 21 août et atteignit sa destination le 28 : après deux mois d'errance, les hommes furent internés dans le camp de Dachau, et les femmes dans celui de Ravensbrück.

Ce n'est qu'en avril 1945 que les survivants de cette dramatique aventure furent libérés.

Ceux qui les avaient vus marcher jusqu'à Sorgues, le 18 août 1944, ne les avaient cependant pas oubliés : à partir du début des années 1990, une vaste enquête permit de reconstituer ce douloureux épisode et de réunir victimes et témoins dans une « Amicale des Déportés Résistants du Train Fantôme » qui, tous les 18 août, commémore cette tragédie.

D'autres « trains fantômes » ont existé à la même époque : l'un d'eux, censé conduire plus de 1 400 prisonniers dans les camps allemands, fut bloqué par les employés des chemins de fer belges au début de septembre 1944. Tous ses occupants réussirent alors à s'enfuir.

LES VESTIGES DU GHETTO DE L'ISLE-SUR-LA-SORGUE

21

Impasse de l'ancien ghetto, Place de la Juiverie, Rue Louis Lopez (anciennement rue Hébraïque), 84800 L'Isle-sur-la-Sorgue



L'une des quatre villes où pouvaient se regrouper les Juifs

Si ne reste aujourd'hui plus de traces de la synagogue de l'Isle-sur-la-Sorgue (voir ci-dessous), il subsiste encore de l'importante présence des Juifs à L'Isle-sur-la-Sorgue à partir du XVII^e siècle ce que l'on appelle la « carrière » (la rue en provençal) : c'est là que logeaient les Juifs dans des immeubles insalubres de 5 à 7 étages. Les Juifs doivent leur présence historique ici même à l'Assemblée du Comtat Venaissin qui obligea en 1646 les « Juifs du pape » (voir plus bas) à se regrouper dans seulement quatre villes : Avignon, Carpentras, Cavaillon, et l'Isle-sur-la-Sorgue. En 1795, le Comtat Venaissin et Avignon furent rattachés à la France et, de ce fait, les Juifs devinrent français, donc libres de leurs mouvements et du choix de leur lieu de vie, raison pour laquelle ils abandonnèrent les villes où ils avaient été cantonnés dans des conditions d'hébergement difficiles, pour se fixer par exemple à Aix-en-Provence ou à Marseille. Seuls les plus pauvres demeurèrent sur place et la communauté s'éteignit lentement. En 1808 il ne restait ainsi que six familles juives à L'Isle-sur-la-Sorgue.

LES JUIFS DU PAPE

Les « Juifs du pape » ou les « Juifs comtadins » sont les Juifs qui vécurent dans les états pontificaux, de 1274 [date à laquelle le Comtat Venaissin devint État pontifical] et 1309 [date à laquelle Avignon devint siège de la papauté], jusqu'à la Révolution, date du rattachement de ces régions à la France. Si les Juifs du pape étaient privilégiés, les papes ayant manifesté à leur égard une certaine tolérance, ils étaient tout de même soumis à bon nombre d'astreintes et de restrictions qui rendaient leur vie difficile : port de signes distinctifs comme la rouelle [cercle de tissu jaune], obligation d'habiter dans des carrières fermées le soir [le mot ghetto n'était pas encore employé] et taxes supplémentaires à acquitter.

AUX ALENTOURS :

LA RAMPE DE LA SYNAGOGUE

22

Collégiale Notre-Dame des Anges
Place de la Liberté, 84800 L'Isle-sur-la-Sorgue

Très curieusement, la table de communion (séparant le chœur de la croisée du transept) de la collégiale Notre-Dame des Anges est en fait l'ancienne rampe qui se trouvait en bordure de la tribune des femmes de la synagogue, aujourd'hui disparue, de l'Isle-sur-la-Sorgue.

Construite au XVII^e siècle, la synagogue désaffectée fut pillée et en partie incendiée à la Révolution. Elle fut finalement démolie en 1856 et la rampe de la tribune des femmes discrètement transférée à l'église.

LES VESTIGES DU GHETTO DE L'ISLE-SUR-LA-SORGUE

21

Impasse de l'ancien ghetto, Place de la Juiverie, Rue Louis Lopez (anciennement rue Hébraïque), 84800 L'Isle-sur-la-Sorgue



L'une des quatre villes où pouvaient se regrouper les Juifs

Si ne reste aujourd'hui plus de traces de la synagogue de l'Isle-sur-la-Sorgue (voir ci-dessous), il subsiste encore de l'importante présence des Juifs à L'Isle-sur-la-Sorgue à partir du XVII^e siècle ce que l'on appelle la « carrière » (la rue en provençal) : c'est là que logeaient les Juifs dans des immeubles insalubres de 5 à 7 étages. Les Juifs doivent leur présence historique ici même à l'Assemblée du Comtat Venaissin qui obligea en 1646 les « Juifs du pape » (voir plus bas) à se regrouper dans seulement quatre villes : Avignon, Carpentras, Cavaillon, et l'Isle-sur-la-Sorgue. En 1795, le Comtat Venaissin et Avignon furent rattachés à la France et, de ce fait, les Juifs devinrent français, donc libres de leurs mouvements et du choix de leur lieu de vie, raison pour laquelle ils abandonnèrent les villes où ils avaient été cantonnés dans des conditions d'hébergement difficiles, pour se fixer par exemple à Aix-en-Provence ou à Marseille. Seuls les plus pauvres demeurèrent sur place et la communauté s'éteignit lentement. En 1808 il ne restait ainsi que six familles juives à L'Isle-sur-la-Sorgue.

LES JUIFS DU PAPE

Les « Juifs du pape » ou les « Juifs comtadins » sont les Juifs qui vécurent dans les états pontificaux, de 1274 [date à laquelle le Comtat Venaissin devint État pontifical] et 1309 [date à laquelle Avignon devint siège de la papauté], jusqu'à la Révolution, date du rattachement de ces régions à la France. Si les Juifs du pape étaient privilégiés, les papes ayant manifesté à leur égard une certaine tolérance, ils étaient tout de même soumis à bon nombre d'astreintes et de restrictions qui rendaient leur vie difficile : port de signes distinctifs comme la rouelle [cercle de tissu jaune], obligation d'habiter dans des carrières fermées le soir [le mot ghetto n'était pas encore employé] et taxes supplémentaires à acquitter.

AUX ALENTOURS :

LA RAMPE DE LA SYNAGOGUE

22

Collégiale Notre-Dame des Anges
Place de la Liberté, 84800 L'Isle-sur-la-Sorgue

Très curieusement, la table de communion (séparant le chœur de la croisée du transept) de la collégiale Notre-Dame des Anges est en fait l'ancienne rampe qui se trouvait en bordure de la tribune des femmes de la synagogue, aujourd'hui disparue, de l'Isle-sur-la-Sorgue.

Construite au XVII^e siècle, la synagogue désaffectée fut pillée et en partie incendiée à la Révolution. Elle fut finalement démolie en 1856 et la rampe de la tribune des femmes discrètement transférée à l'église.

LE CIRCUIT DES ORATOIRES DU ROSAIRE

23

Route du Beaucet, Chemin des Oratoires,
Chemin de Saint-Geniez, 84210 Saint-Didier

- Le circuit se fait à pied et dure environ 45 minutes sur des petits chemins goudronnés. Des panneaux jalonnent le circuit pour fournir des informations historiques et religieuses
- Le site du village apporte toutes les indications nécessaires ainsi qu'une carte du circuit : www.mairie-saint-didier.com



**Un
exceptionnel
ensemble
d'oratoires**

Le circuit des oratoires du Rosaire regroupe le plus important ensemble d'oratoires* du Vaucluse (quinze, le seizième étant devenu une chapelle privée). Il développe en outre une thématique très particulière, voulue par le concepteur de ce circuit, celle du Rosaire.

L'initiateur du projet, le père Martin (1657-1703), curé du village, sut convaincre au fur et à mesure les paroissiens de lui céder de minuscules parcelles de terrain tout au long des chemins et plus précisément aux croisements. Il put ainsi créer une procession continue qui permettait aux fidèles de retrouver pendant la récitation des prières les thèmes des mystères associés à chacune d'entre elles.

Avec le temps, au XIX^e siècle, les oratoires étaient malheureusement trop dégradés pour être restaurés. Ils furent alors reconstruits à l'identique avec la même technique picturale que celle d'origine : peinture sur toile encollée dans la niche de l'oratoire. Dans certains cas encore, la peinture trop abîmée a été remplacée par un relief de pierre blanche.

Les peintures, comme celles de la Flagellation ou de la Résurrection, qui datent de 1840, ont gardé une fraîcheur et une qualité artistique remarquables.

QU'EST-CE QUE LE ROSAIRE ?

Le Rosaire est une prière consacrée à la Vierge et qui s'effectue au moyen d'un chapelet, un collier composé de cinq dizaines de petits grains appelés Ave, précédées chacune d'un grain plus gros appelé Pater. Mais le Rosaire ne se limite pas à réciter des Ave Maria et des Pater Noster : il s'agit en plus, pour chaque dizaine de prières, d'y associer l'un des « mystères » de la vie de Jésus ou de celle de Marie. On comptait trois catégories de mystères : les mystères joyeux, les mystères douloureux, et les mystères glorieux. Chaque catégorie comprenant cinq mystères, correspondant aux cinq dizaines du chapelet. Aujourd'hui, une nouvelle catégorie de mystères a été ajoutée par le pape Jean-Paul II : les mystères lumineux.

Pour prendre un exemple, dans le circuit de Saint-Didier, les cinq premiers oratoires présentent les mystères joyeux qui sont l'Annonciation, la Visitation, la Naissance de Jésus, la Présentation et le Recouvrement au Temple.

* Un oratoire est un petit monument de pierre consacré à un saint ou à une sainte.

LE MUSÉE DE LA VIEILLE ÉCOLE

24

Mairie des Valayans

Les Valayans, 84210 Pernes-les-Fontaines

• Tél. 04 90 61 31 04

• Horaires d'ouverture : en juillet et en août le mercredi, le samedi et le dimanche de 10h à 12h30 et de 15h à 18h30



À Valayans, hameau de la commune de Pernes-les-Fontaines, une association a organisé en 1995 une exposition intitulée « L'école d'autrefois » pour commémorer les 100 ans de l'école publique au village. Afin de reconstituer au mieux la salle de classe, un trio de bénévoles est allé fouiller dans les archives, les greniers et les caves des habitants et des administrations. Devant l'incroyable richesse de la collecte et le succès rencontré, on décida de pérenniser cette initiative. C'est ainsi qu'est né le Musée de la vieille école, qui a fait sa « rentrée » à l'été 2001.

“ **Tout est là, il ne manque que quelques cancrs au fond de la classe** ”

Située dans les locaux de la mairie annexe, la salle de classe interpellera les plus jeunes mais, surtout, provoquera un choc chez les plus anciens : il ne s'agit pas d'une reconstitution, mais bien d'une remise en place des éléments authentiques qui composaient le mobilier de l'instruction publique il y a un siècle.

On retrouve ainsi les pupitres en chêne, les encriers de faïence, les plumes Sergent-major, les livres et manuels comme la fameuse *Méthode Boscher*, l'ardoise, le plumier et le papier d'antan. Aux murs, les cartes de géographie avec leurs frontières obsolètes, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ou des affiches illustrant l'histoire ou l'anatomie. Ne manquent que quelques cancrs au fond... Évidemment, on trouvera aussi le bureau du maître sur une estrade, et le tableau noir où la craie blanche a laissé un problème de robinet qui fuit...

Dans un coin sont exposées sur des mannequins les blouses portées par les enfants de Pernes ayant fait partie des « bataillons scolaires » créés en 1882 pour le « service de gymnastique et militaire ».

La pièce attenante reconstitue le domicile de l'instituteur, avec les cahiers à corriger. En face, le coin de la table de cuisine où l'écolier faisait ses devoirs et apprenait ses leçons. À côté, sur une chaise, les vêtements de la journée sont prêts : la blouse noire qui masque les taches d'encre et les chaussettes tricotées. Plus loin, le cartable avec les livres prêtés par l'école et recouverts de tissu par les parents car ils devaient servir plusieurs années.

À l'entrée, on est accueilli par les fondateurs bénévoles et par quelques évocations du passé de Pernes, dont l'impressionnante toise en bois graduée de cuivre, qui servait à mesurer les élèves.

Office de Tourisme de Pernes-les-Fontaines

Place Gabriel-Moutte, 84210 Pernes-les-Fontaines

• Tél. 04 90 61 31 04 • E-mail : ot-pernes@wanadoo.fr

• Un bon site Internet : www.ville-pernes-les-fontaines.fr

ERMITAGE DE SAINT-GENS

25

84210 Le Beaucet

• Accès par l'autoroute A7 par la sortie de Cavailon. Direction Carpentras, Pernes-les-Fontaines puis Saint-Didier, puis le Beaucet et ermitage de Saint-Gens.



**Le saint
fit jaillir deux
sources,
l'une d'eau,
l'autre
de vin blanc**

Au fond d'un vallon, une église insoupçonnée attend le visiteur : l'ermitage de Saint-Gens rend hommage à un saint énigmatique, dont la vie et l'œuvre justifient le pèlerinage spectaculaire encore en vigueur de nos jours.

Né au ^{XI}^e siècle, le jeune homme s'opposa au mariage forcé que lui imposaient ses parents. À 15 ans, il ne se sentait pas prêt pour convoler, mais il avait surtout pris conscience de la dévotion quasiment païenne de ses contemporains. Alors qu'il s'opposait au culte de saint Raphaël, qui faisait venir la pluie, il se fit piéger par sa propre attitude en déclarant que tout cela n'était que fadaise et que, d'ailleurs, il leur promettait la sécheresse. Ce qui advint. Si bien qu'après deux ans sans pluie, il fut sanctifié le jour où, frappant de son bâton la terre de Montoux où il était né, il fit venir la pluie.

Vivant en ermite en compagnie d'une vache, il domestiqua d'un geste un loup qui s'y attaquait et en fit un animal de trait. D'où la représentation fréquente du saint entouré d'une vache et d'un loup tenu en laisse, qu'il amenait boire à la source à laquelle on donna le nom de fontaine du Loup.

Un peu plus tard, alors que la sécheresse sévissait encore, les habitants excédés vinrent lui demander d'intercéder. Il fit jaillir deux sources, l'une d'eau et l'autre de vin blanc. Il n'est pas étonnant que la première tarie soit la plus alcoolisée...

C'est un orage dévastateur qui emporta le corps de l'ermite, retrouvé plus tard beaucoup plus loin. Aujourd'hui le pèlerinage se perpétue tous les 16 mai, jour anniversaire de la mort du saint. Des jeunes gens (il faut l'être) partent de Monteux pour parcourir en pleine nuit, autour de minuit, les quelque 15 km qui séparent les deux lieux. Ils veillent et repartent comme ils sont venus.

La Révolution, qui a mis en berne la plupart des coutumes religieuses, n'a pas non plus réussi à entraver la puissance du mythe de Saint-Gens : la statue était camouflée dans un sac afin que le pèlerinage puisse avoir lieu.

Aujourd'hui, on voit dans l'église des fanions, des *ex-voto*, la figurine en cire du saint, des statues, des loups et des vaches. Dehors, la fontaine du Loup, résurgence de la source miraculeuse, est surmontée d'un petit temple où trône une main. Autour, la vache (sacrée) et le loup, les yeux rivés sur la main qui le dresse et le nourrit. Juste en dessous coule l'eau de la source, l'eau de la vie et deux visages qui contemplant le temps qui passe.

LA BOULE AUX RATS

Cathédrale Saint-Siffrein
Place du Général de Gaulle, 84200 Carpentras



**La boule
rappelle
peut-être que
la fréquentation
de l'église est
le meilleur vaccin
contre la peste**

Sculptée au-dessus de la porte juive de la cathédrale Saint-Siffrein de Carpentras, une curieuse boule est entourée d'une douzaine de rats.

Succédant à deux édifices antérieurs (VII^e et XII^e siècles), la cathédrale fut construite entre 1405 et 1519 et consacrée en 1531. De style gothique méridional, la cathédrale possède au midi une porte dite « juive », de style gothique flamboyant. C'est par cette porte proche du ghetto que devaient entrer les Juifs désireux de se convertir à la religion catholique. Rappelons que c'est parce que Carpentras était terre papale que les Juifs chassés de France au XIII^e siècle ont pu s'y réfugier et construire l'une des plus vieilles et probablement l'une des plus belles synagogues de France.

Celle-ci fut construite en 1367, époque à laquelle on comptait à Carpentras 45 familles juives. En 1779, les Juifs de Carpentras reçurent l'autorisation de l'agrandir, mais l'évêque leur reprocha de vouloir la bâtir plus haute que sa cathédrale. Classée Monument historique, la synagogue actuelle date de 1784, alors qu'environ 750 familles juives vivaient à Carpentras.

Placée au-dessus de la porte juive, la boule aux rats a suscité d'innombrables interprétations, des plus fantaisistes aux plus probables. Ainsi, l'étymologie ou la toponymie de Carpentras est parfois évoquée : *Carpere* = brouter, *ras* = rat... Il s'agirait peut-être aussi de la symbolique de la peste qui fit tant de victimes en Comtat Venaissin malgré le mur de la peste (voir page 285) : les épidémies de typhus et de peste firent 150 000 morts dans la région au XIV^e siècle. La « *boulo di gari* » (boule aux rats en provençal) aurait été placée là pour rappeler que la fréquentation de l'église était le meilleur vaccin contre la maladie...

Il existe trois autres boules aux rats en France : à Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris, à la cathédrale du Mans et dans l'église Saint-Jacques de Meulan dans les Yvelines.

Saint Siffrein, le saint patron de Carpentras qui a donné son nom à la cathédrale, fut évêque de la ville au VII^e siècle. Il fut formé à Lerins et sa vie est illustrée de retentissants miracles. Son culte est toujours célébré avec une grande solennité.

Saint Siffrein est arrivé à Carpentras à la suite des croisades vers 1220. Il est « conservé » dans un magnifique reliquaire d'Armand Caillat (1872).

Office de Tourisme de Carpentras
Hôtel-Dieu, 84200 Carpentras
• Tél. 04 90 63 00 78 • www.tourisme.fr/carpentras

LA RELIQUE DU SAINT-MORS

27

Cathédrale Saint-Siffrein

Place du Général de Gaulle, 84200 Carpentras

- Ouverture de la cathédrale : de 7h30 à 12h et de 14h à 18h30
- Ouverture du trésor : dimanche après-midi en période de vacances et pour les groupes, à la demande sur réservation



**Une
des reliques
les plus
importantes
de la chrétienté**

Caché derrière une grille, dans la chapelle du Saint-Clou, dernière chapelle à gauche de la nef de la cathédrale Saint-Siffrein, le Saint-Mors est une relique vénérée depuis le XIII^e siècle par les habitants de Carpentras et les nombreux pèlerins qui se rendaient dans cette ville pour obtenir une guérison miraculeuse accomplie par le « pieux magnétisme » de l'objet sacré. Étaient spécialement traités : la surdité, la cécité, les paralysies et les obsessions diaboliques. Concrètement, le Saint-Mors est un frein de cheval (*froenum*) romain. Celui-ci aurait eu la particularité d'avoir été forgé avec le métal de l'un des clous de la crucifixion du Christ.

Selon la tradition, sainte Hélène aurait en effet retrouvé au IV^e siècle la vraie croix du Christ et les principaux instruments de la Passion, y compris les trois clous utilisés. Elle en aurait jeté un dans l'Adriatique pour calmer une tempête*, enchâssé le second dans la couronne impériale** et forgé le troisième en mors, pour le cheval de son fils, l'empereur Constantin converti au christianisme.

Le Saint-Mors était présent à Carpentras en 1226 où il aurait été rapporté par des vétérans de la IV^e croisade. On le retrouve en effet dès cette date sur les armes de la ville (de gueule au mors d'argent). La relique pèse 350 grammes et ne présente aucune trace d'oxydation bien qu'elle n'ait jamais été traitée. L'actuel reliquaire de 1860, qui remplace celui qui fut volé à la Révolution, est l'œuvre d'Armand-Caillat, orfèvre lyonnais qui réalisera plus tard le reliquaire de la Sainte-Baume (voir page 105) à la demande du même évêque, alors abbé à Carpentras, monseigneur Terris, auteur d'une monographie de référence sur le Saint-Mors (consultable à la bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras).

Est-ce une coïncidence ou un « arrangement » avec l'histoire ? Certains relèvent qu'il est curieux que le nom de l'évêque patron de la ville, saint Siffrein (VII^e siècle) rime tant avec l'expression parfois employée pour le Saint-Mors de « Saint-Frein » !

Pour plus d'informations sur l'épopée des reliques, voir page 300.

Pour plus d'informations sur la découverte de la croix par sainte Hélène, voir page suivante.

* On rapporte que ce clou ne coula pas mais flotta et put ainsi être récupéré pour finir son voyage dans la ville de Trèves.

** dont l'actuelle couronne de fer de la royauté italienne, conservée dans la cathédrale de Monza, pourrait être l'héritière.

CHAPELLE DE LA SANTONNE

13

Chemin de la Santonne, 84400 Apt

• Accès : se diriger vers Buoux au départ d'Apt par la route D113. Au niveau du plateau des Claparèdes, prendre sur la droite le chemin de la Santonne. La chapelle se trouve vers la fin du chemin le long d'un autre chemin secondaire non dénommé. Il faut donc observer avec attention le petit chemin qui part sur la droite et qui permet d'accéder à la chapelle. La pointe du clocher qui dépasse sert de repère. La chapelle est toujours ouverte, il suffit de pousser (fort) la porte vitrée, et de bien la refermer en partant.



**Un choc
esthétique
et spirituel**

Cette chapelle est, parmi les nombreux édifices religieux décrits dans ce guide, l'une des œuvres les plus fortes, non seulement de par son architecture unique d'harmonie et d'inventivité, mais également

grâce à son intégration totale à la nature, sans oublier la puissance énergétique intense qui s'en dégage. Face à cette œuvre, on comprend qu'il n'était pas question de copier telle école ou d'interpréter tel style. D'après son auteur, ce n'était rien d'autre que sa modeste contribution à l'art des temps futurs : « L'Art

Visuel Total ». La chapelle a été conçue et réalisée par Roger Petit, professeur d'anglais et amateur d'art moderne, qui s'était promis durant la guerre d'Algérie de construire une chapelle s'il en revenait vivant. À son retour, il tint sa promesse et se lança dans la construction de l'édifice, de ses propres mains, sur un terrain de sa propriété.

Lorsqu'on lui fait face, la conception globale de la chapelle se révèle simplement. Elle épouse les courbes du paysage et s'y fond grâce aux matériaux employés : principalement des pierres assemblées, même pour le clocher.

L'intérieur est aussi spectaculaire que l'extérieur. Au centre d'une nef en forme de coquille se trouve un Christ en croix, presque abstrait, sculpté dans un tronc d'olivier. Le plafond est constitué d'une croisée d'ogives ; la clé de voûte est un oculus dont le vitrail, qui représente un poisson, laisse entrer la lumière.

En abside, un cœur énergétique de mosaïque projetée dans la chapelle différentes couleurs qui rappellent les pierres des alentours.

Sur l'autel, un texte livre la passionnante vision de l'art de l'auteur de ce petit chef d'œuvre. On ne saurait dire si on souhaite qu'il soit plus connu, tant la puissance mystique de son isolement favorise le choc émotionnel de celui qui pénètre en ce lieu, ou, mieux encore, de celui qui le découvre par hasard.



LE SOLSTICE D'HIVER À L'ABBAYE DE VALSAINTES

18

Abbaye de Valsaintes, Boulinette, 04150 Simiane-la-Rotonde
 • Tél. 04 92 75 94 19 • www.valsaintes.org • E-mail : info@valsaintes.org
 • Horaires d'ouverture : du 1^{er} au 30 avril, tous les après-midi de 14 h à 18h ;
 du 1^{er} mai au 30 septembre, tous les jours de 10h30 à 19h ; du 1^{er} octobre
 au 1^{er} novembre, tous les après-midis de 14h à 18h



L'observation du passage du soleil dans la chapelle

L'abbaye Notre-Dame de Valsaintes, dite aussi Abbaye de Simiane (ou de Boulinette), est une abbaye cistercienne fondée au XI^e siècle par les moines de l'abbaye de Silvacane qui l'occuperont jusqu'à la Révolution.

Elle est située sur la commune de Simiane-la-Rotonde, dans les Alpes-de-Haute-Provence.

En 1996, l'association A.T.H.R.E. (Art, Tradition, Histoire, Recherche, Environnement) s'est installée sur place et a entrepris la restauration de l'abbaye. Depuis 1999, une partie des bâtiments et le jardin aménagé en roseraie, qui a reçu le label du Ministère de la Culture de « jardin remarquable », sont ouverts au public.

L'événement le plus fort de l'année se déroule au solstice d'hiver, lorsqu'un rayon de lumière blanche traverse la chapelle, l'occasion de constater, au cours d'un office extrêmement émouvant, que les moines ne laissaient rien au hasard dans l'orientation des églises.

Chaque année, l'association communique sur son site la date et l'heure auxquelles se produit le phénomène. Des musiciens sont associés à l'événement et accompagnent le déplacement du soleil, dont les rayons traversent l'oculus jusqu'à atteindre l'autel.

À noter que le phénomène avait d'abord été constaté par hasard lors de la restauration du bâtiment.

Depuis, il donne lieu chaque année à ce moment d'intense émotion, tandis que le rayon se déplace à vue d'œil dans le plus grand silence, fruit du recueillement de 80 personnes !



LES GAMMAS DES RÉSISTANTS

7 et 9, boulevard Martin Bret, 04100 Manosque



***Ici habite
un résistant***

Sur le boulevard Martin Bret (qui prit le nom d'un résistant fusillé par les nazis, né en 1898 et mort en 1944), deux gamma (γ) de couleur noire sont encore aujourd'hui visibles sur l'encadrement de la porte du numéro 9 et sur le mur à droite du numéro 7. Ces marques ont été peintes sur ordre de la Milice afin de signaler les maisons ayant été habitées ou fréquentées par des résistants. Le gamma était l'emblème de la Milice, la lettre représentant le signe zodiacal du bélier, qui symbolise l'énergie et le renouveau. La charte de couleur du logo était déclinée ainsi : argent sur fond bleu dans un cercle rouge pour les miliciens ordinaires, blanc sur fond noir pour les francs-gardes (bénévoles), blanc sur fond rouge pour les avant-gardes (les jeunes).

LA MILICE FRANÇAISE

La Milice française était une organisation paramilitaire créée en novembre 1943 par le gouvernement de Vichy. La mission principale qui lui fut confiée était la lutte contre les « terroristes », terme utilisé pour qualifier les résistants.

La Milice a aussi participé à la traque des réfractaires au STO (Service du Travail Obligatoire, qui se déroulait le plus souvent en Allemagne) et aux rafles des Juifs. Ne négligeant aucune des méthodes les plus barbares pour arriver à ses fins, la Milice encouragera la délation, pratiquera la torture et les exécutions sommaires. Les historiens s'entendent aujourd'hui pour ne compter que 15 000 membres actifs bien que l'organisation en ait revendiqué 35 000. Leur chef, Joseph Darnand (1897-1945), ancien combattant de la Grande Guerre, fut la figure peut-être la plus jusqu'au-boutiste de la collaboration.

DES CIRCUITS PÉDESTRES SUR LES TRACES DE LA RÉSISTANCE

Le CPM, Comité du Patrimoine Manosquin, a conçu trois circuits pédestres sur les traces de la Résistance très active alors dans le département des Alpes-de-Haute-Provence et encore plus particulièrement autour de Manosque.

- Comité du Patrimoine Manosquin. Aqvi d'Aut.,
Boulevard du Contadour, 04100 Manosque.

Tél. 06 74 04 24 26. E-mail : C.P.M@wanadoo.fr

- Le dépliant guide du circuit est également disponible à l'office de tourisme de Manosque.

Place du docteur P. Joubert, 04100 Manosque.

Tél. 04 92 72 16 00. <http://www.ville-manosque.fr>